

Jean-François Roth

Galerie des illustres
suivi de
Diverticules

La Ligne d'ombre

I

Galerie des illustres

C'étaient là des inventions
irresponsables, racontées pour
le seul plaisir du conteur.

R.L. STEVENSON.

Tombeau pour un philosophe inconnu

Je veux célébrer ici l'après-midi d'un philosophe dont la mémoire des hommes n'a conservé ni le nom ni le moindre fragment.

Il aimait les odeurs légères, celles du caillé de brebis, des œillets et des fleurs de fèves, qu'il humait accroupi. Les musiques paysannes le ravissaient. Il était du parti de Marsyas, le joueur de pipeau, contre Apollon, qu'il ne nommait jamais autrement que l'écorcheur ; et cela depuis que sa nourrice lui avait raconté comment le

dieu avait mis à mort le satyre à la suite d'un concours truqué. Il préférait donc la flûte à la lyre, et la danse au chant ; il fit même le voyage de Méandre, dans lequel il se baigna.

Il révérait la mémoire de Pisistrate qui avait partagé les terres, et celle du géomètre Thales qui avait enseigné que l'eau est à l'origine de tout. C'est pourquoi il lui arrivait de s'abîmer dans la contemplation des toiles d'araignées, comme le Milésien avait dû le faire avant lui ; il y voyait le triangle s'inscrire dans le cercle et le fil exsuder la rosée.

Il vécut au crépuscule d'un matin, le début du V^e siècle avant notre ère ; il était citoyen d'Athènes.

Disons que l'été brûlait. Les acanthes épuisées par l'effort de la germination semblaient des ferrailles sur les rebuts du chemin ; mais l'ombre d'un figuier rafraîchissait l'atelier d'un céramiste et notre philosophe s'y arrêta. À l'aide d'un stylet, l'artisan gravait des motifs de palmettes à la base d'un cratère dont la partie renflée s'ornait d'un groupe de centaures. Lorsqu'il eut achevé, il considéra son visiteur. Celui-ci fit des compliments que l'homme accepta pour des louanges à son

imagination. Le philosophe se retint de répliquer qu'il se méprenait ; parler de l'imagination le mettait dans l'embarras. Son silence eut pour effet que l'hôte lui fit bon accueil.

Un apprenti apporta une coupe de vin mêlé que le philosophe agita. Le décor de feuillages qui tapissait le fond du récipient ondula et se tordit : des péliades se défaisant d'un nœud. L'homme s'abandonna à cette vision car il chérissait le mouvement en tout, à l'inverse il pensait que les idées ne sont que l'ombre marâtre des choses.

On parla âprement et but avec volubilité. Le peintre en tenait pour la nouvelle statuaire et le canon, son hôte, pour les corés au sourire flottant.

Enfin le philosophe prit congé. « Qu'est-ce donc que l'imagination? » se demanda-t-il encore ; mais cette pensée lui échappait toujours, vive et jaune, tel le vol d'un loriot blagueur. Quelques haltes et quelques coupes plus tard, le sommeil le saisit alors qu'il clignait des yeux pour multiplier les éclats de lumière qui perçaient un lentisque.

Il rêva. Il rêva qu'il courait ; et courant, qu'il prenait

peu à peu de l'altitude. Battant des bras, qui lui étaient des ailes, il pirouettait, ou glissait de longs moments. C'était apaisant, et puissamment délicieux.

À son réveil, il écrivit : « Qui n'a jamais rêvé qu'il volait à la manière d'un oiseau ne sait rien des pouvoirs de l'imagination. La vraie imagination n'est pas celle qui fabrique de ces êtres chimériques tels les harpies, les centaures ou les sphinges, mais bien celle qui fréquente les frères des hommes et qui nous fait ressentir le vent sous la plume, la reptation sur l'écaille, le goût de la course à quatre pattes, le parcours de la sève dans l'aubier, et, pour de plus chanceux encore, l'apnée des sirènes » – il avait la faiblesse de croire à la réalité de ces hybrides-ci.

Il ajouta : « La nature est une ; il n'y a pas de règnes. La taupe est un oiseau démuné. »